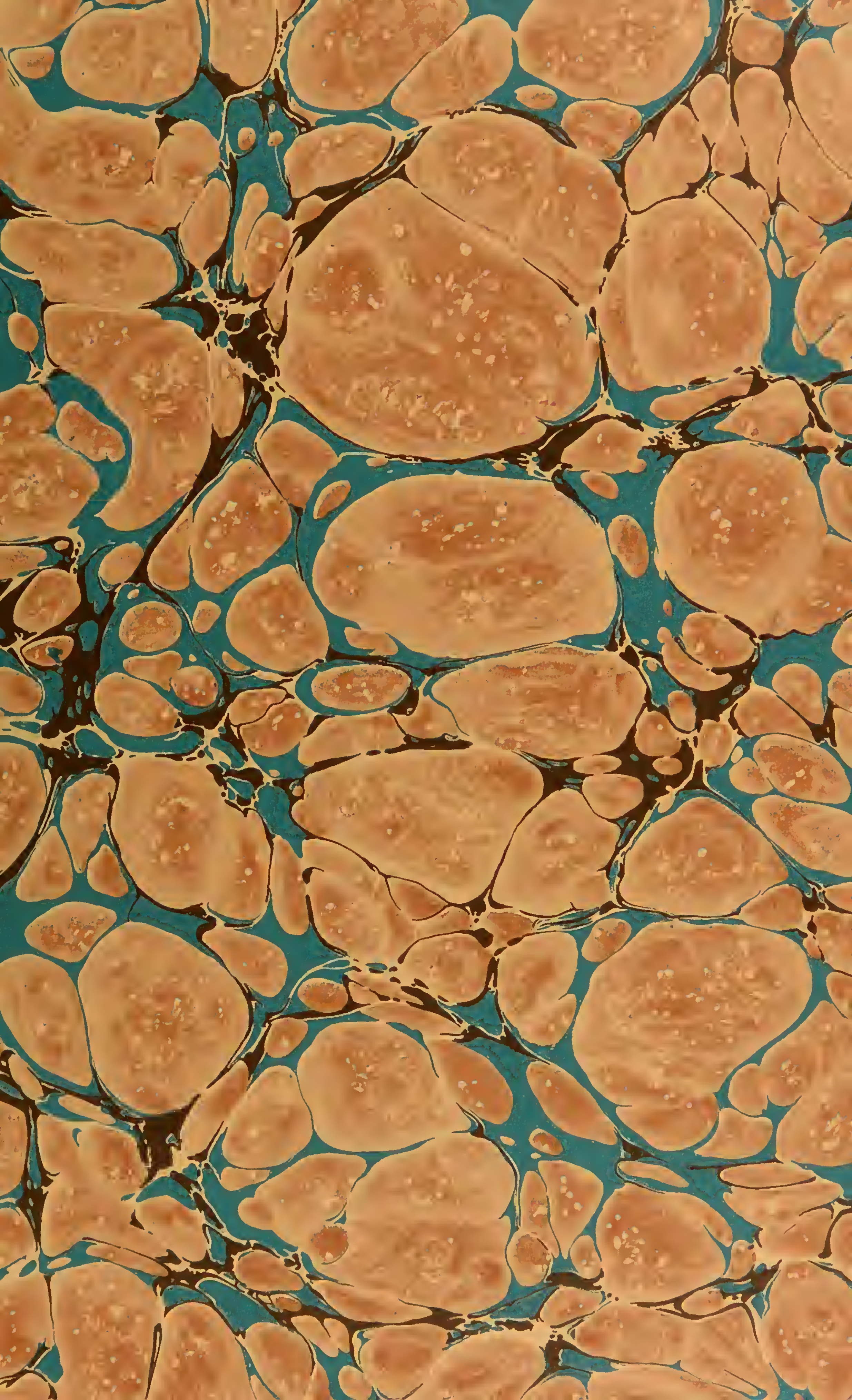


FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS. N° 150.

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE,

Présentée et soutenue le 29 *juin* 1841,

Par LOUIS-MARIE LE SINER,

né à Dinan (Côtes-du-Nord), colon de l'île Bourbon,

Interne prov. des hôpitaux et hospices civils de Paris,
ex-Interne de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.

DE L'HYPOCHONDRIE.

I. — Des symptômes de l'hypochondrie.

II. — Des causes, des symptômes, de la marche, des conséquences et du traitement des abcès de la parotide.

III. — Des muscles qui concourent au mouvement de flexion de la tête.

VI. — Quels sont les caractères des plantes de la famille des rhamnées? Faire l'histoire des espèces de cette famille, remarquables par leurs propriétés médicales.

(Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.)

PARIS.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX,
IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
Rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 8.

1841

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, DOYEN.	MM.
Anatomie	BRESCHET.
Physiologie	BÉRARD (aîné).
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie et Chimie organique	DUMAS.
Hygiène	ROYER-COLLARD.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. GERDY.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. PIORRY.
Anatomie pathologique	CRUVEILHIER, Examinateur.
Pathologie et thérapeutique générales	ANDRAL.
Opérations et appareils	BLANDIN.
Thérapeutique et matière médicale	TROUSSEAU.
Médecine légale	ADELON.
Accouchements, maladies des femmes en couche et des enfants nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. BOUILLAUD. CHOMEL. ROSTAN, Président.
Clinique chirurgicale	JULES CLOQUET. SANSON (aîné). ROUX. VELPEAU.
Clinique d'accouchements	DUBOIS (PAUL).

Agrégés en exercice.

MM. BAUDRIMONT, Examinateur.
BOUCHARDAT.
BUSSY.
CAZENAVE.
CHASSAIGNAC, Examinateur.
DANYAU.
DUBOIS (FRÉDÉRIC).
GOURAUD.
GUILLOT.
HUGUIER.
LARREY.

MM. LEGROUX.
LENOIR.
MALGAIGNE.
MÉNIÈRE.
MICHON.
MONOD.
ROBERT.
RUFZ.
SÉDILLOT.
VIDAL.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

Médecin à l'île Bourbon.

A MA MÈRE.

Silentium facundius verbis.

L.-M. LE SINER.

A M. LE PROFESSEUR ROSTAN,

A M. LE PROFESSEUR VELPEAU,

MES SAVANTS MAITRES.

Faible témoignage de mon profond respect et de mon dévouement.

L.-M. LE SINER.

DE L'HYPOCHONDRIE.

> Celui qui n'écrit que pour satisfaire à un devoir dont il ne peut se dispenser, à une obligation qui lui est imposée, a sans doute de grands droits à l'indulgence de ses lecteurs.
>
> (LA BRUYÈRE.)
>
> Liberam profiteor medicinam : nec a novis sum, nec ab antiquis ; sed utrosque, ubi veritatem colunt, sequor.
>
> (BAGLIVI.)

Étymologie et synonymie.—Hypochondrie, nom formé de deux mots grecs, de ὑπὸ, sous, et de χονδρὸς, cartilage, et qui veut dire maladie qui siége sous les cartilages. Cette affection est aussi connue sous les noms d'ἀνάντη, ou de *morbus resiccativus* ou *siccatorius* (Hippocrate), de *flatuosa passio* (Aetius), de *mirachia* (du mot arabe *mirach*, mésentère), de *spleen* ou *maladie noire des Anglais*, de *passion hypochondriaque, tartare des hypochondres*, *maladie des érudits*, *névropathie*, *névropathie viscérale* (Ch. Gérard), *monomanie hypochondriaque* (Fréd. Dubois), *mélancolie* (Galien), *maladie imaginaire*, *vaporeuse*, *passion hystérique* (Sydenham), etc.

Ordre nosologique. — Dans quel cadre nosologique doit-on ranger l'hypochondrie ? Les auteurs sont loin d'être d'accord sur ce point, et, s'appuyant sur un ou plusieurs symptômes de cette affection, ils la regardent comme une mélancolie (Paul d'Égine, Celse, Galien, Stahl), une affection mentale (Linné, Georget, Dubois d'Amiens), une phlegmasie (Pujol, Broussais), une névrose (Cullen, Pinel, Louyer-Villermay). Si nous voulions adopter une opinion, ce serait celle de Pinel, et nous classerions l'hypochondrie parmi les névroses cérébrales.

Définitions. — Voyons maintenant quelles sont les principales définitions qui ont été données de l'hypochondrie.

L'hypochondrie consiste en une hallucination sur sa propre santé, que l'on juge bien plus mauvaise qu'elle n'est en réalité, avec une attention scrupuleuse à l'état du corps, avec anxiété, crainte, les facultés de l'âme restant saines d'ailleurs, à l'exception de ce vice de l'imagination (J. Frank).

C'est une maladie de tous les temps, de tous les pays, qui se manifeste dans toutes les saisons et sous toutes les températures; commune à l'un et à l'autre sexe, mais qui n'affecte indistinctement, ni tous les âges, ni toutes les classes de la société. Enfin, c'est une affection nerveuse qui paraît résider dans une irritation ou une manière d'être particulière du système nerveux, et principalement de celui qui vivifie les organes digestifs (*Mal. nerv.*, Louyer-Villermay).

C'est l'assemblage ou la succession de symptômes singulièrement variés et disparates (Stahl).

L'hypochondrie est une gastro-entérite chronique, produisant des phénomènes nerveux très-variés chez un sujet irritable (Broussais).

L'hypochondrie est une gastrite chronique, qui agit avec énergie sur un cerveau prédisposé à l'irritation (Broussais, *Exam. des doct.*, prop. 144).

Galien a dit: « Si circa ventriculum inceperint ipsius morbi symp-« tomata, quibus auctis, melancholia sequatur affectio; denique alvi « dejectione, vomitu, proba coctione ructibusque levetur is qui labo-« rat, hypochondriacum, flatuosumque ipsum morbum vocabimus. »

Sydenham: « Ataxiam concipiunt animales spiritus; urina subinde « limpidissima copiose excernitur; sanitatis recuperandæ spes omnis « protinus adjicitur; tristissima quævis sibi ominantur ægroti. »

Hoffmann: « Passio hypochondriaca sub mucronata cartilagine ac costis spuriis in hypochondriorum regione suam exercet tyrannidem. »

Cullen donne comme définition, les principaux symptômes de l'hypochondrie.

Manget dit: « Cette affection est caractérisée par une chaleur ou

une obstruction de la rate et des autres viscères situés dans les hypochondres, obstruction ou chaleur existant sans fièvre, et produite par une humeur atrabilaire et brûlée. »

L'hypochondrie est une maladie de longue durée, apyrétique, beaucoup plus douloureuse que dangereuse, qui nous paraît dépendre primitivement de l'affection du cerveau, et se répandre, pour ainsi dire, dans les autres organes (Georget, *Dict. de méd.*, 2e éd., Hyp.).

L'ypochondrie consiste primitivement dans une déviation, ou plutôt dans une fâcheuse application des forces de l'intelligence humaine (Fréd. Dubois, *Hist. phil. de l'hyp. et de l'hyst.*).

C'est une irritation constituée par un surcroît d'innervation envoyée par le cerveau sur les nerfs pneumogastriques, et sur les viscères où ces nerfs se distribuent au plexus du grand sympathique, irritation d'abord nerveuse, puis nervoso-sanguine (Ch. Gérard, 1832, *Trans. méd.*, t. 7).

On donne le nom d'*hypochondrie* au délire qui s'exerce avec persévérance sur des aberrations de la sensibilité interne et viscérale (Calmeil).

Si nous sommes obligé de donner aussi une définition, nous dirons : L'hypochondrie est une névrose apyrétique, caractérisée par un état habituel de tristesse et de crainte, avec trouble de l'intelligence seulement sur l'état de sa propre santé, qu'on croit beaucoup plus malade qu'elle n'est réellement, et accompagnée, le plus ordinairement, de troubles ou de désordres dans les viscères.

Étiologie.

Causes prédisposantes. — *Pays et climats.* — Les auteurs, se fondant sans doute sur des exemples partieuliers ou des idées préconçues, se partagent les climats, de manière que, quelle que soit l'opinion que nous adoptions, nous trouverons toujours des auteurs de notre côté.

Pour les pays froids, comme cause prédisposante, nous trouvons

F. Hoffmann, Réveillon, etc. Pour les pays chauds, Van Swieten, Bosquillon, Georget, etc. M. Louyer-Villermay, voulant mettre tout le monde d'accord, avance que les deux extrêmes de température produisent constamment une atonie générale, d'où prédisposition égale à l'hypochondrie, ce qui est loin d'être prouvé.

F. Hoffmann a dit : « In aeris frigida constitutione, in regionibus « quæ ad septentrionem vergunt. » Cheyne regarde le nord-ouest de l'Europe comme y prédisposant, et M. F. Dubois, qui partage cette opinion, ajoute (*loc. cit.*) : « L'hypochondrie tirant sa source d'une fausse direction de l'énergie morale, se rencontre-t-elle aussi là où, d'accord avec le climat, les institutions politiques et les institutions particulières favorisent cette énergie, et déterminent ainsi une prédisposition formelle?... L'imagination chez ceux qui ont une certaine aisance, et à qui la terre, devenue fertile, a donné cet amour pour la conservation de la vie, sont dans le même cas. »

Hippocrate (*de Aere*, 120) a aussi parlé des climats, et ses idées se retrouvent à peu près dans ce passage de Montesquieu (*Espr. des lois*, liv. 18, ch. 4): « La stérilité des terres rend les hommes industrieux, sobres, et endurcis au travail; la fertilité d'un pays donne, avec l'aisance, la mollesse, et un certain amour pour la conservation de la vie. »

Nous n'oublions pas la judicieuse remarque d'Hufeland : « Que chaque pays a un caractère propre qui exerce son influence sur la santé et sur les maladies de ses habitants, et qui leur communique des modifications toutes spéciales. »

En attendant que ce point de statistique soit mieux étudié, nous dirons que les hypochondriaques existent dans tous les climats et dans toutes les saisons, et que si l'Angleterre en produit plus que les autres pays, cela tient probablement, non à sa position géographique, ni à son atmosphère charbonneuse, ni à l'usage des poêles et du thé, comme le pensent quelques auteurs (M. Villermay entre autres), mais bien plutôt à leur éducation, à leur amour des richesses, à leurs projets gigantesques, et à leur industrie commerciale et aventureuse.

Cependant je dois dire que je tiens d'une aimable Anglaise, mademoiselle A. F., que l'hypochondrie est bien plus fréquente à Londres en novembre et décembre qu'à toute autre époque de l'année, et qu'il est même passé en proverbe que, quand on s'est exposé aux brouillards de la nuit pendant ces deux mois, il ne reste plus qu'à se suicider.

Institutions politiques. — M. Dubois (d'Amiens) dit (*loc. cit.*) : « Dans les gouvernements républicains, l'ambition, le désir du pouvoir, des honneurs et des richesses, atteint beaucoup de monde, puis arrive une déchéance, et à une vie agitée succède le repos. Dans le gouvernement aristocratique l'hypochondrie attaque une certaine classe de la société, qui peut abuser de tout, par son nom, sa naissance ou sa fortune, puis, au comble du pouvoir, ils n'ont plus rien à les occuper. Le gouvernement monarchique a moins d'hypochondriaques. Le gouvernement despotique n'ayant que des troupeaux d'esclaves, n'a point d'intelligences, et point d'hypochondriaques. »

Religions. — On a accusé la religion catholique de prédisposer à cette affection ; mais cela nous paraît mal fondé, puisque la religion catholique prêche l'abnégation de soi-même; et si Lepois a rangé l'hypochondrie parmi les maladies des prêtres, c'est sans doute pour d'autres raisons. Les sensualistes, ces hommes qui s'enfoncent dans la vie, et qui redoutent tant de la quitter, a dit J.-J. Rousseau, y sont plutôt prédisposés.

Sexes. — L'observation a démontré que les hommes sont bien plus souvent hypochondriaques que les femmes, et tous les auteurs sont d'accord sur ce point; nous en excepterons cependant ceux qui, avec Sydenham, regardent l'hystérie et l'hypochondrie comme une même affection, pour cette raison qu'il y a bien plus de femmes hystériques que d'hommes hypochondriaques. Nous partageons l'opi-

nion de M. F. Dubois, qui pense que les femmes restées filles, obligées qu'elles sont de concentrer sur elles toutes leurs pensées et toutes leurs affections, doivent être plus souvent hypochondriaques que les femmes mariées, et surtout que les mères de famille.

Ages. — L'âge de vingt à cinquante ans y prédispose (J. Frank). Jamais avant la puberté ou la virilité; la vieillesse en est complétement exempte (Ch. Gérard). Georget n'est pas aussi exclusif, car il a aussi vu quelquefois cette affection chez les vieillards, et même chez les enfants.

Quand l'homme a atteint le plus haut développement intellectuel, et que trompé, dans ses rêves de bonheur, il fait un retour sur lui-même; quand le système utérin est devenu nul chez la femme, elle n'est plus apte à devenir hystérique, et elle se rapproche alors de la nature de l'homme, et peut devenir hypochondriaque (F. Dubois).

Mais pourquoi donc plutôt pendant cette période de la vie? Parce que c'est l'instant où l'homme a acquis toutes ses facultés morales et intellectuelles, parce que c'est l'époque où ses sensations, ses passions sont le plus vives, et agissent avec plus d'énergie sur un cerveau et un système nerveux plus impressionnables; enfin parce que c'est le moment où il dirige toutes ces facultés avec le plus de persévérance et de ténacité vers un but quelconque; eh bien! alors, si ce but vient à manquer, il reporte toute son attention et son intérêt sur sa seule personne, et ne tarde guère, en étudiant scrupuleusement toutes ses fonctions, à voir une maladie où il n'en existe pas.

Tempéraments. — Un système nerveux très-sensible étant donné, il ne faut qu'une cause quelconque, physique ou morale, propre, par sa nature, à donner des inquiétudes relatives à la santé, pour constituer un cas de prétendue hypochondrie (Foville).

Les auteurs citent surtout les personnes douées d'un tempérament irritable, capricieux, susceptible, impressionnable, bilieux, sujettes aux accès de colère, de tristesse et de terreur non motivée. Un tem-

pérament faible y prédispose, dit Sydenham ; de là la plus grande fréquence des vapeurs chez les femmes.

M. F. Dubois pense que le tempérament n'a qu'une influence équivoque sur le développement de l'hypochondrie, et il reproche à M. Louyer-Villermay d'avoir admis, comme causes prédisposantes, le tempérament nerveux, puis le sanguin, et enfin la prédominance du système hépatique. En effet, on voit des hypochondriaques de tous les tempéraments ; mais pour être conséquent avec nous-même, nous rangeons le tempérament nerveux parmi les causes prédisposantes, ainsi que de toutes les névroses en général. On pourrait nous objecter que les femmes sont douées d'un système nerveux plus irritable et plus impressionnable que celui des hommes, et que cependant les femmes sont très-rarement hypochondriaques ; c'est très-vrai, et c'est même parce que les femmes ont un système nerveux si impressionnable et si mobile, qu'elles sont si peu souvent affectées de cette maladie. Mais les femmes deviennent hystériques, tandis que les hommes, au contraire, le deviennent très-peu souvent ; des auteurs disent même jamais. Eh bien ! toutes les causes qui impressionnent trop vivement leur système nerveux les rendront hystériques, et nous pourrions presque dire que si elles deviennent hypochondriaques, c'est que, chez elles, ce système sera dégénéré.

Hérédité. — On regarde cette maladie comme étant transmissible par les parents, ce qui nous paraît vrai ; mais bien moins souvent, cependant, que l'épilepsie et l'hystérie. F. Hoffmann a observé que les enfants de mères hystériques étaient fréquemment atteints d'hypochondrie.

Classes et professions. — C'est une maladie des gens riches, des sociétés civilisées et des grandes villes. Cependant F. Hoffmann dit (*Med. nat. syst.*, obs. 5) : « Il est constant que l'hypochondrie est la maladie des écrivains, des joueurs, des tailleurs, des cordonniers, etc. » Büchner (*Diss. thérap.*, § 3) pense qu'elle provient de la position du

corps penché en avant, et des ecintures appliquées trop fortement sur l'abdomen, qui, par là même, se trouve très-resserré. Voilà la raison pour laquelle les hommes de lettres et les autres personnes qui, à cause de leurs affaires, affectent une situation penchée du corps, deviennent hypochondriaques. Cette opinion de Büchner est partagée par J. Frank.

L'hypochondrie est la maladie des érudits, des hommes de lettres, de cabinet, des artistes, des peintres, des poëtes, des prêtres (Lepois), des littérateurs les plus distingués et dont l'imagination est la plus ardente. Des marins, des militaires, des sédentaires, des médecins auteurs, et surtout des étudiants en médecine, qui croient avoir toutes les maladies qu'ils étudient. Des célibataires; elle pourrait bien être considérée comme une punition de l'égoïsme qui éloigne du mariage (J. Frank).

Enfin, toutes les professions qui exigent une attention soutenue sont causes prédisposantes, mais ne deviennent déterminantes que si l'oisiveté leur succède. Si nous voulions nommer tous les noms des hommes célèbres qui ont été hypochondriaques, nous n'en finirions pas; qu'il nous soit permis de citer seulement ceux de Young, Collin d'Harleville (poëtes), Pascal (géomètre), Kotzebue (homme politique), Viotti, Sacchini, Mozart et Grétry (musiciens et compositeurs), ce dernier, homme d'esprit, dit son apologiste, mais qui n'écrivait et ne parlait raisonnablement que sur son art. Enfin Bernardin de Saint-Pierre et son ami J.-J. Rousseau, qui fit le voyage de Montpellier pour se faire guérir d'un prétendu polype du cœur par le docteur Fizes, et qui oublia pendant la route sa maladie pour une dame de Larnage, etc. (*Confessions*). Tout le monde sait que Louis XI était hypochondriaque et soumis à son seul médecin, Coictier, qu'il payait largement malgré son avarice; et ce médecin lui disait : « Je sçay bien qu'un matin vous m'envoyerez comme vous faites d'autres ; mais vous ne vivrez pas huit jours après. Ce mot l'épouvantait fort » (Ph. de Comines, liv. 3).

Alimentation. — Les auteurs ont cherché des causes partout, et quoique l'influence de l'alimentation ne soit pas encore prouvée sur le développement de cette maladie, nous devons cependant nous y arrêter un instant, car, avant tout, nous sommes historien. Je ferai remarquer que certaine nourriture prédispose à diverses maladies, et personne n'ignore les changements qui se passent dans le caractère et les idées de ceux qui jeûnent et de ceux qui peuvent satisfaire leur faim à loisir.

Les auteurs donnent comme causes : les aliments acides (Blancard), les mets venteux, gras (J. Frank), de lire en mangeant, ou dévorer à la fois les mets et les lettres; les excitants mielleux, les boissons glacées quand on a très-soif (Louyer-Villermay, Bohn), les liqueurs fortes (J. Frank), les jeûnes, qui trop prolongés donnent des spasmes.

Maladies. — Les principales maladies qui peuvent produire l'hypochondrie sont les irritations viscérales prolongées, les gastro-entérites, les suppressions d'hémorrhagies, d'exanthèmes, d'écoulements divers. Les maladies de la peau négligées ou mal traitées (Haller, J. Frank); enfin toutes les affections qui ont stimulé le cerveau pendant plus ou moins de temps, et qui l'ont rendu, ainsi, plus impressionnable.

Médicaments. — Les médicaments qui peuvent donner lieu à cette maladie sont, surtout : le quinquina, l'opium, les astringents, les purgatifs (Schœffer, *Journ. d'Hufel.*), les poisons minéraux. G.-N. Hill dit : « Presque tous ceux que j'ai pu sauver après des empoisonnements par des substances minérales sont devenus hypochondriaques. Les p. 155 et 418 de Broussais montrent l'hypochondrie résultant de l'abus des substances médicamenteuses irritantes. Le mercure; peut-être à cause de l'irritation du foie par le mercure, et quelquefois à cause de la perte de la salive (Dobrzensky de Negreponte); on pourrait peut-être dire aussi à cause de la syphilis, pour laquelle il aura été administré. Les bains froids, les bains trop chauds, etc. Il est fa-

cile de voir que toutes ces causes sont loin d'avoir toute l'importance que les auteurs anciens ont bien voulu leur accorder.

L'éducation. — L'éducation a une grande part dans le développement des idées intellectuelles et morales, et des passions; elle n'en a guère moins dans la production de certaines affections nerveuses.

J. Frank dit : « Lorsque les parents, pour le plus léger mal de leurs enfants, s'inquiètent, les forcent à se plaindre, et dirigent continuellement leur attention vers leur santé, il est rare que ces enfants ne deviennent pas hypochondriaques; ainsi que ces enfants gâtés, élevés dans la mollesse, dont l'esprit dominateur ne peut supporter la moindre contrariété » (Georget).

Passions. — Toutes les passions peuvent produire cette maladie; l'onanisme (Tissot). Je crois que c'est à tort que M. Fr. Dubois rejette cette cause; car, outre l'impression que cette malheureuse habitude laisse dans l'esprit, elle rend le cerveau et le système nerveux bien plus irritables qu'ils ne l'étaient auparavant. L'abus des plaisirs vénériens, l'absence des passions (Cullen). Non-seulement les passions ne déterminent pas cette maladie, dit Réveillon, mais elles les guérissent. Les antipathies (Louyer-Villermay); ainsi Germanicus, qui ne pouvait souffrir ni la vue ni le chant du coq. Enfin, toutes les affections tristes de l'âme, l'amour contrarié, l'amour-propre froissé, l'espérance déçue, etc.

M. F. Dubois résume ainsi les passions : « L'hypochondrie n'est que la sensibilité exaltée des viscères situés dans la région épigastrique; or, toutes les passions ont une sorte de retentissement dans cette région, donc toutes les passions peuvent amener l'hypochondrie. »

Nous pouvons ranger aussi comme causes : la vie champêtre pour les personnes habituées au séjour des villes; l'oisiveté succédant à une vie occupée et agitée; les idiosyncrasies, une sensibilité innée, ou amenée par les causes prédisposantes, dont le résultat a déterminé la susceptibilité (F. Dubois).

Causes déterminantes. — Les causes prédisposantes, en continuant d'agir, peuvent devenir causes occasionnelles. Nous avons dit que le but de ces premières causes était de développer une certaine susceptibilité que la moindre cause occasionnelle peut changer en maladie. Voici les principales : la lecture des livres de médecine par les gens du monde. J.-J. Rousseau croyait avoir chaque maladie qu'il lisait (*Confessions*); les excès d'étude, la frayeur, la jalousie, la perte de la beauté, et la succession des années chez certaines femmes (Georget). La crainte d'être affecté d'une maladie grave; un chagrin profond (Georget). J'adopte l'opinion de Georget, contradictoire à celle de M. F. Dubois, en pensant à Young, ce célèbre poëte anglais des XVIIe et XVIIIe siècles, qui devint hypochondriaque à la suite du chagrin profond qu'il éprouva d'avoir perdu sa femme et sa fille, presqu'au même instant. La tension de l'esprit, surtout si l'attention se porte sur des objets abstraits: ainsi, chez les juifs lithuaniens, c'est très-souvent de l'étude du Talmud, et surtout de l'étude de la Gémara, que résulte l'hypochondrie (Wenzel).

La culture des fonctions intellectuelles, outre mesure, excite le cerveau au point de détruire l'harmonie qui règne entre les fonctions de l'encéphale et celles des autres viscères. L'imitation (1), cette cause n'a pas échappé aux anciens; elle se trouve aussi notée dans Sydenham, J. Frank, etc. On cite plusieurs exemples de jeunes gens qui devenaient hypochondriaques parce que leur précepteur était atteint de cette affection; mais en le changeant pour un précepteur enjoué, la prédisposition cessa.

M. F. Dubois dit : « Tout le monde sait que les hypochondriaques cherchent sans cesse à établir des comparaisons entre les sensations qu'ils éprouvent et celles des gens qui les entourent, et produisent ainsi

(1) J'ai lu avec beaucoup d'attention la thèse de M. Prosp. Lucas (n° 297, 1833) *sur l'imitation contagieuse*, et j'ai été très-étonné de n'y pas voir au moins le nom de l'*hypochondrie*.

l'hypochondrie comme par contagion. Enfin l'empressement des personnes qui entourent de leurs soins des individus déjà prédisposés, et qui paraissent s'effrayer (souvent par intérêt) de leur changement de visage et d'appétit, peut déterminer l'hypochondrie, etc.

Cette affection peut donc se produire de deux façons, par les modificateurs exclusifs des fonctions de la nutrition, et par les fonctions affectives; ces dernières modifications la font naître bien plus fréquemment, surtout quand les passions prennent le plus d'essor (Ch. Gérard).

Nous terminons tout ce qui a rapport aux causes, en mettant sous les yeux de nos lecteurs le résumé de trente-six observations, que nous avons prises dans l'ouvrage de M. Louyer-Villermay (L. C.).

Affections morales pénibles.	22 obs.
Passage d'une vie active à l'oisiveté.	2
Une dame saisie par le froid.	1
Excès d'étude.	8
Frayeur.	2
Demoiselle, imagination ardente et mobile. . .	1
Total. . .	36

QUESTIONS

SUR

DIVERSES BRANCHES DES SCIENCES MÉDICALES.

I.

Des symptômes de l'hypochondrie.

Les symptômes de cette affection sont extrêmement nombreux et variés; nous en trouvons partout, et sous toutes les formes: de là vient la grande difficulté de les énumérer, de les classer avec méthode et de les analyser convenablement.

La plupart des auteurs se contentent d'énumérer tous ces symptômes, si disparates et si bizarres, les uns à la suite des autres; quelques-uns, au contraire, établissent des divisions. Sans entrer en discussion sur les diverses classes formées par les auteurs, nous emprunterons celle de M. F. Dubois, et comme lui, nous diviserons les symptômes de l'hypochondrie en trois périodes. Première période: il n'y a que direction ou application vicieuse des facultés intellectuelles à l'occasion et sous l'influence des causes énumérées. Deuxième période: névroses des divers organes, mais plus particulièrement des organes abdominaux. Troisième période: altérations organiques.

Première période. — Invasion toujours lente et progressive.

D'après ce que nous avons dit, c'est du côté de l'intelligence que nous devons chercher les premiers symptômes.

Un individu offrant ordinairement tous les attributs d'une bonne santé (je dis ordinairement, car quelquefois les individus sont maigres et décharnés, leur visage est jaune et terreux; mais chez ceux-là n'y a-t-il pas déjà des lésions organiques?) paraît, d'abord, concevoir quelques doutes, quelques inquiétudes, sur l'état de sa santé; s'il est indisposé, il craint les suites de son mal, il s'affecte, il devient irritable, ombrageux, égoïste, chagrin, taciturne, craintif; il évite les sociétés et les réunions; il éprouve de l'ennui, et craignant d'être malade, ou croyant l'être, il explore, de la manière la plus scrupuleuse, toutes ses fonctions, et toujours l'une après l'autre. Souvent il porte son attention sur la digestion, parce qu'il croit mieux comprendre cette fonction, et, comme le dit M. F. Dubois, il écoute son estomac digérer; il examine ensuite ses excrétions, les conserve pour les faire voir au médecin, et quelques-uns les goûtent (J. Frank).

Un autre explore son pouls et les battements de son cœur; enfin tous cherchent et choisissent quelle affection ils doivent avoir.

Si alors ils consultent un médecin ou un livre de médecine, leur choix est plus vite fait, et ils se décident bientôt pour une maladie toujours fort grave, et très-souvent mortelle.

S'ils croient l'estomac malade, c'est une gastrite ou un cancer; si c'est le cœur, c'est un anévrysme ou un polype; et c'est une phthisie pulmonaire si la poitrine souffre, etc.

Enfin, l'imagination est malade, mais l'imagination seulement, car si on parvient à distraire cette personne de son prétendu mal, et à la rassurer sur sa santé, on la voit quitter son air triste et inquiet, et revenir bientôt comme par le passé. Mais on n'est pas toujours aussi heureux, et souvent rien ne peut distraire ces malades; ce qui a fait dire à Boileau :

> En vain monte à cheval pour chasser son ennui,
> Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

Bien plus, ils fuient tout ce qui peut les distraire de leur égoïsme.

Cet état continuel de crainte et d'anxiété, comme toutes les émo-

tions vives et prolongées, produit des troubles du côté de la digestion et de la circulation, ce qui, augmentant encore l'irritabilité de son système nerveux, détermine bientôt des névroses viscérales, névroses qui vont constituer notre deuxième période.

Deuxième période. — Ce qui doit, avant tout, éveiller l'esprit de l'observateur, c'est le choix des expressions extraordinaires que les hypochondriaques emploient pour rendre les douleurs qu'ils éprouvent; de plus, on les voit chercher par tous les moyens possibles à vous communiquer leurs craintes sur l'état de leur santé. Si le malade a choisi une affection cérébrale, ce qui est rare, du reste, à la suite des symptômes déjà énumérés, nous trouvons, ou plutôt il nous dit que la tête est le siége d'une foule de sensations pénibles et douloureuses; qu'il éprouve des douleurs violentes, poignantes, des serrements, des battements, des bouillonnements dans la tête. Il croit entendre dans l'intérieur du crâne des bruits singuliers, des sifflements, des frémissements, des détonations, de la musique, le murmure d'un ruisseau, etc. (Georget). Nous ne pensons pas, avec Georget, que ces derniers symptômes appartiennent à l'hypochondrie simple, mais bien plutôt à une hypochondrie compliquée d'hallucinations, comme nous le dirons plus tard. La circulation capillaire de la tête est augmentée, le visage est ordinairement coloré, les yeux sont injectés et saillants, etc.; sa sensibilité est très-exaltée, il s'attendrit facilement; il a une figure très-mobile; le bruit, la lumière, les moindres contrariétés le fatiguent; les odeurs fortes, les variations de température, l'état électrique de l'atmosphère l'agacent, l'impatientent. C'est d'un hypochondriaque que J.-B. Rousseau a dit :

> Le son le plus léger le fait transir d'horreur;
> Et de son cerveau creux la membrane affligée,
> Du moindre ébranlement se trouve dérangée.

Il se plaint de tout oublier, il a comme un voile sur la mémoire, il ne reconnaît plus ses amis; il a le cerveau plein ou il a le cerveau vide;

il se plaint de congestions, d'étourdissements, de bourdonnements d'oreilles, etc.; il a des vapeurs, des vertiges, des lipothymies (J. Frank); enfin, il éprouve aussi de la lassitude, une grande fatigue pour le moindre travail d'esprit; les jambes lui manquent pour faire une longue course, ou il se trouve essoufflé et tout en sueur pour une promenade ordinaire; les extrémités sont souvent froides, etc. Tels sont à peu près les symptômes que présente cette variété.

Si le malade a porté son attention vers l'estomac, à la suite des symptômes de notre première période, il accuse de l'anorexie ou de la boulimie; il se plaint de ne plus éprouver les mêmes sensations en mangeant. La langue est souvent chargée, ce qui est dû fréquemment aux humeurs desséchées de la cavité buccale (Piorry); il éprouve des constrictions du pharynx et de l'œsophage, des spasmes, des bâillements fréquents. La soif reste la même, et il n'y a pas de fièvre. Il ressent des chaleurs, des battements dans la région épigastrique; quand il a mangé, il croit avoir un poids sur l'estomac, une barre au-dessous du diaphragme; ses aliments passent difficilement; il a des rapports nidoreux, des rots, très-rarement des nausées et des vomissements. Il trouve ses intestins paresseux; il existe des borborygmes, des gargouillements, des flatuosités d'intestins. Les hypochondres paraissent gonflés, surtout du côté gauche: il y sent des battements. Les gaz parcourent quelquefois l'intestin avec une grande impétuosité (J. Frank). Il a une constipation habituelle, très-rarement de la diarrhée. Les urines sont ordinairement claires et limpides, quelquefois cependant elles sont chargées, et couvertes d'une pellicule micacée; Vauquelin y a trouvé de l'acide rosacique. On a trouvé l'urine noire; dans une observation d'urine noire, le sperme était aussi de la même couleur (J.-B. Eberhard, Ledel). J. Frank dit: J'ai pu me servir pour écrire de l'urine d'un hypochondriaque en guise d'encre. Ces malades sont souvent affectés d'hémorrhoïdes qui les soulagent quand elles fluent. Le palper de la région épigastrique et abdominale est rarement douloureux, ce qui éloigne de suite, avec l'absence de fièvre, l'idée d'une gastro-entérite.

Si c'est le cœur qu'il croit malade, il explore son pouls une grande partie de la journée avec la plus grande anxiété; il regarde la pendule ou sa montre pour voir combien il bat de fois par minute, et il a soin de compter davantage de pulsations; il est fort ou faible, quelquefois irrégulier ou intermittent. Les battements du cœur sont forts, violents, tumultueux même; il se plaint de les entendre quand il est alité; il éprouve de la gêne dans la poitrine, de la difficulté dans la respiration; il ressent des douleurs, des élancements ou de la compression dans la région précordiale, etc.

Ces malheureux s'affligent, et souffrent encore davantage de s'entendre traiter de malades imaginaires; ils se lamentent, et disent souvent que la mort est mille fois préférable à tant de souffrances: mais loin de la rechercher, comme on pourrait le craindre, ce sont les moyens de se guérir qu'ils recherchent avec avidité, et pour cela, ils courent de médecin en médecin, souvent ils consultent les charlatans, écoutent même avec puérilité les commères, et font souvent le contraire de ce qu'on leur a ordonné, ou bien ne font que quelques jours ce qu'il faudrait faire des mois; et comme il n'y a pas de changement dans leur santé, ils s'écrient que la médecine est arriérée ou ignorante, et que les médecins n'entendent rien à leur maladie!

Troisième période. — C'est ordinairement à la suite de longues années d'un état ci-dessus décrit que survient insensiblement la troisième période; elle est heureusement très-rare. Elle se trouve caractérisée par des lésions organiques, squirrhes, cancers de l'estomac ou des autres viscères abdominaux; quelquefois c'est une gastrite, d'autres fois c'est une péricardite ou une hypertrophie du cœur, ou bien enfin une phthisie pulmonaire, etc. Tels sont à peu près les accidents de la troisième période, qui sont malheureusement au-dessus des ressources de l'art.

Marche et explications. — Revenons un peu maintenant sur cette longue série de symptômes, et voyons comment ils s'enchaînent et comment ils se produisent.

Les premières causes ayant préparé la susceptibilité nerveuse, une cause occasionnelle survient et détermine la première période de l'hypochondrie. Cette période ne peut durer longtemps sans occasionner des troubles du côté de la digestion et de la circulation, troubles d'abord imperceptibles, mais qui ne tardent guère à prendre des caractères plus tranchés.

Connaissant toute l'influence de l'imagination sur la digestion, il est facile de concevoir que les inquiétudes et les émotions sans cesse renouvelées doivent y déterminer des désordres. Qui ne sait que les travaux d'esprit et l'état sédentaire amènent l'anorexie et la constipation. Tout le monde sait que les hommes de cabinet et les femmes sédentaires et toujours assises trouvent dans cet état la cause principale de leur constipation habituelle. Je citerai, comme preuve de ce que j'avance, cette phrase de Tissot (*De la Santé des gens de lettres*): « Celui qui pense le plus est celui qui digère le plus mal, toutes choses égales d'ailleurs, *et vice versa.* » Amatus dit: « Un mauvais estomac suit les gens de lettres, comme l'ombre suit le corps. »

Les passions et les émotions répétées déterminent des palpitations qui font croire à une maladie organique du cœur, et ces palpitations augmentent en raison de la susceptibilité nerveuse. Cet état, qui constitue la deuxième période, peut durer très-longtemps, l'affection restant stationnaire, et ce n'est qu'après de longues années qu'on a vu survenir quelquefois des lésions organiques, qui peuvent, du reste, très-bien s'expliquer. Les lésions organiques de l'estomac et des organes qui concourent à la digestion peuvent survenir et surviennent assez ordinairement à la suite d'alimentation mauvaise et insuffisante, après l'usage de médicaments irritants, de boissons irritantes, sans discernement, etc. Eh bien! nous l'avons dit, les malades se soumettent tour à tour à ces sortes de traitement.

Les péricardites chroniques, et les hypertrophies du cœur, trouvent leurs causes principales dans les émotions et les palpitations sans cesse renouvelées.

Enfin la phthisie pulmonaire, après l'hérédité, malheureusement si

fréquente, trouve comme pouvant la produire, une mauvaise alimentation et les chagrins prolongés. Voici un passage de l'immortel auteur de l'auscultation, qui vient confirmer notre opinion : « Parmi les causes occasionnelles de la phthisie pulmonaire, je n'en connais pas de plus certaines que les passions tristes, surtout quand elles sont profondes et de longue durée; et il est à remarquer que la même cause est celle qui paraît le plus contribuer au développement des cancers et de toutes les productions accidentelles qui n'ont pas d'analogues dans l'économie animale (Laennec, t. 2, p. 173; 4e édit.).

Durée. — Si dans les premiers moments on ne peut distraire le malade de son hypochondrie, et qu'il arrive à la deuxième période de cette affection, la maladie est toujours longue; s'il parvient à la troisième période, l'art peut le soulager, mais non le guérir. On s'est demandé si l'hypochondrie se terminait par crise : non. Mais quand il survient une maladie grave pendant le cours de celle que nous décrivons, on les a vues quelquefois se terminer ensemble. On peut dire que la maladie sera d'autant plus difficile à guérir, qu'elle aura plus souvent récidivé, et qu'elle durera depuis plus longtemps.

Fréquence. — Elle est moins fréquente depuis que le diagnostic est mieux établi, c'est-à-dire que là où on ne voyait qu'hypochondrie, en étudiant avec attention, on a trouvé des lésions organiques.

Diagnostic différentiel. — L'hypochondrie a été confondue avec l'hystérie, la mélancolie (une chose remarquable c'est que les hypochondriaques recherchent les médecins avec autant de soin que les mélancoliques les fuient; voyez Louis XI hypochondriaque et Tibère mélancolique), la monomanie (la monomanie du suicide), la gastrite chronique, la gastralgie (beaucoup d'observations de M. Barras appartiennent à des hypochondriaques), les maladies du cœur, des gros vaisseaux, du cerveau, de la moelle épinière; avec les calculs, le diabète, etc. Il est assez facile ordinairement de ne pas confondre l'hypochondrie avec toutes ces maladies, pour que nous ne nous y arrêtions pas.

Nature et siége.

> Non unam sedem habet, sed totius corporis est.
> (Mead.

Nous allons trouver ici une grande divergence d'opinions; nous nous bornerons à en examiner les principales.

Hippocrate attribue l'hypochondrie à l'atrabile, qui jouait autrefois un si grand rôle dans les maladies. Sous le nom d'ἀνάντη, le père de la médecine parle de la mélancolie unie à quelques symptômes gastriques.

Galien, qui était humoriste, dit (*de Loc. affect.,* liv. 5, p. 111): « Porro « multos non solum insomnia, et somni tumultuosi molestant, sed « amentia in ore ventriculi acervatum. » Il distinguait parmi les hypochondriaques ceux qui étaient affectés du spleen, comme formant une classe particulière (plures in ipsis spleniis quoque sunt).

Aetius pense qu'il s'élève une exhalation d'humeur mélancolique vers la tête. Paul d'Égine croit à une inflammation des organes digestifs, avec vapeurs qui s'élèvent vers le cerveau. Pour Broussais, c'est une gastro-entérite chronique, d'où surgissent des érections vitales qui stimulent le cerveau.

D'après la discussion de Willis avec Hygmore, nous voyons que ce premier en place le siége dans l'encéphale, parce que les premiers phénomènes sont intellectuels, et quelquefois exempts de troubles dans les fonctions digestives; opinion déjà émise par Galien dans ses remarques à Dioclès.

Hygmore l'attribue à la faiblesse des voies digestives, et F. Hoffmann, à l'intermission des mouvements péristaltiques de l'intestin; pour lui, il en plaçait le siége primitif dans la tunique nerveuse de l'intestin. On pourrait reprocher à Hoffmann ce que Galien reprochait à Dioclès Carystus, c'est-à-dire de n'avoir tenu aucun compte des phé-

nomènes moraux. Zachias dit qu'elle est provoquée par une chaleur qui existe dans la région épigastrique, tandis que dans la fièvre elle siége dans le cœur.

Sydenham pense que « l'hystérie, ou l'hypochondrie, provient du désordre ou mouvement irrégulier des esprits animaux (synonyme de fluide nerveux), lesquels se portent impétueusement, et en trop grande quantité, sur telle ou telle partie, y causent des spasmes, ou même de la douleur quand la partie se trouve douée d'un sentiment exquis, et troublent les fonctions des organes, tant de ceux qu'ils abandonnent, que de ceux où ils se portent, etc. » (*Lettre sur l'hyst.* de Th. Syd. à Guill. Cole).

Boerhaave et Manget (*Biblioth. de méd. prat.*) l'attribuent, tantôt à une matière grasse et poisseuse qui gorge les vaisseaux de l'hypochondre, tantôt à une humeur atrabilaire qui se trouve alors dans le pancréas et la rate. Mandeville croit à une chylification incomplète ou anormale; Cheyne à une obstruction des glandes de l'estomac et des organes abdominaux.

L'hypochondrie peut exister quelquefois sans dyspepsie, dit Cullen; alors la maladie ne se reconnaît qu'à l'esprit; et il ajoute : Cette maladie est imprimée à l'âme par une disposition fâcheuse des solides et des liquides. Elle est quelquefois fomentée par des lésions organiques des viscères abdominaux, a écrit Pinel, mais souvent aussi elle dépend de certaines lésions dans les fonctions des nerfs, dont il ne reste aucune trace à l'ouverture des corps. Georget en fait une affection primitive du cerveau, opinion émise depuis par M. Falret.

Notre maître, M. le professeur Rostan, dit (*Traité élém. de diagn.*) : « L'hypochondrie doit avoir son siége dans la région du cerveau qui préside à la sensibilité générale, comme l'épilepsie dans celle du mouvement, et la folie dans celle de l'intelligence. »

Les premiers symptômes viennent de l'intelligence; c'est une manière de penser nullement amenée, provoquée ou déterminée par une lésion de texture des organes encéphaliques (F. Dubois). Pour MM. Trousseau et Pidoux, c'est une affection spasmodique dont le

siége réside dans les viscères, d'où s'échappe une aura qui va produire les spasmes.

Enfin M. Ch. Gérard place le siége de cette maladie dans le cerveau et les nerfs pneumogastriques, et la nature dans une irritation constituée par un surcroît d'innervation envoyée par le cerveau sur les nerfs pneumogastriques et sur les viscères où ces nerfs se distribuent et s'unissent au plexus du grand sympathique.

Anatomie pathologique.

L'ouverture du cadavre n'a point encore éclairé le siége et la nature de l'hypochondrie : il est douteux que ce moyen d'investigation fournisse jamais la raison des désordres qui caractérisent cette maladie. Les malades n'en meurent pas ordinairement; ils peuvent en être affectés pendant vingt ou quarante ans, sans que la santé en souffre beaucoup; et comme on ne meurt pas de rien, on trouve dans les cadavres des traces d'affections diverses qui pourront n'avoir aucun rapport avec la première, ou qui en auront été les suites éloignées, et même qui seront peut-être le résultat de l'action d'une foule de remèdes incendiaires dont beaucoup de malades usent sans ménagement toute leur vie (Georget, *Dict. de méd.,* 2e éd., t. 16, p. 133).

Complications. — L'hypochondrie n'est pas toujours simple, et peut être compliquée par d'autres affections, comme l'hallucination, par exemple : c'est dans ce cas que les malades voient et entendent des choses et des bruits les plus bizarres. Pascal doit être rangé dans cette classe, lui qui croyait toujours voir un précipice à son côté gauche, depuis la chute qu'il manqua faire sur le pont de Neuilly. Nous rangerons dans la même catégorie Charles IX, qui disait à Ambroise Paré qu'il voyait sans cesse les corps massacrés de la Saint-Barthélemy, etc. Il est rare que l'hypochondrie se complique de monomanie du suicide, comme cela arrive quelquefois dans les cas de spleen en Angleterre.

Divisions. — M. F. Dubois range les hypochondriaques en six catégories : la première, c'est la monomanie hypochondriaque, qui est la plus fréquente. C'est le morbus flatuosus des auteurs, la gastro-entérite de Broussais, etc. Ainsi M. F. Dubois ne reconnaît que la monomanie hypochondriaque, et pas d'hypochondrie proprement dite ; ceci lui a surtout été reproché par MM. Trousseau et Pidoux (*Thérap. et mat. méd.*, t. 1, p. 83, 2[e] éd.), et ces auteurs disent : le système nerveux de l'appareil digestif et de ses annexes, chez l'homme, est à l'hypochondrie proprement dite ce que le système nerveux de l'appareil génital de la femme est à l'hystérie. Si le centre pensant souffre, dans la première de ces affections, de si affreux retentissements, c'est que, premièrement, les portions du système nerveux qui vivifient l'appareil digestif et ses annexes semblent présider aux passions tristes ; et plus loin ils ajoutent : Quant à la monomanie hypochondriaque, c'est une vésanie pure et simple, une sorte d'hallucination, qui s'exerce sur l'organisme de celui qui en est atteint, et lui fait voir en lui des maux qui sont le fruit de son cerveau malade, et qui n'ont aucune existence réelle dans la partie à laquelle il les rapporte, etc.

D'après ce que nous avons établi dans le courant de notre thèse, nous pourrions regarder la monomanie hypochondriaque comme étant le premier degré de l'hypochondrie, puisque, à cet instant, l'affection ne réside encore que dans le cerveau malade, et l'hypochondrie proprement dite, au contraire, serait caractérisée par les symptômes que nous avons énumérés dans notre deuxième période, et constituerait alors cette névrose spasmodique, avec aura viscérale, de MM. Trousseau et Pidoux, qui ne nous paraît pas exister dans tous les cas.

La deuxième c'est la monomanie pneumocardiaque, quand le malade croit avoir une affection du cœur. La troisième, monomanie encéphaliaque, quand la douleur est à l'encéphale. La quatrième, monomanie asthéniaque, quand il y a faiblesse imaginaire ; cette espèce arrive surtout à la suite du virus vénérien et de l'onanisme. Le cinquième est la monomanie nostalgiaque, parce qu'elle se montre chez ceux qui

ont quitté leur patrie. Nous ne pensons pas qu'un nostalgique soit un hypochondriaque, et nous ferons remarquer, au contraire, que les nostalgiques ne s'occupent nullement de leur santé, ni de leur personne, mais bien de leur pays natal ou de leurs foyers. Enfin la sixième et dernière est appelée monomanie hydrophobiaque (hydrophobie rabiforme des auteurs). Cette dernière espèce est rare, mais elle existe réellement. M. le professeur Chomel (art. HYDROPH. du *Dict. de méd.*, 2e éd.) en rapporte plusieurs cas. Ces individus meurent de peur de devenir enragés, qu'ils aient été mordus par un chien enragé ou non. On doit évidemment ranger dans la même classe ceux qui sont morts vingt ans après avoir été mordus, en apprenant qu'une personne mordue par le même chien qu'eux était morte enragée dans les deux premiers mois qui suivirent cette morsure. Nous dirons même qu'une vive frayeur peut occasionner tous les symptômes de la rage, comme nous avons eu occasion de le voir l'année dernière pendant que nous étions attaché comme interne à l'Hôtel-Dieu, et nous avons même pu faire la différence de l'hydrophobie et de la rage communiquée, car deux jours avant le cas ci-dessus cité, nous avons eu à soigner un homme qui est mort dans les vingt-quatre heures, avec tous les symptômes de cette affreuse maladie, et qui portait à la jambe gauche l'empreinte des dents d'un chien.

Enfin, disons de suite que l'hypochondrie s'est montrée quelquefois sous la forme intermittente.

Médecine légale. — Foderé a rangé l'hypochondrie parmi les maladies que l'on doit considérer comme des motifs d'opposition au mariage. Avec juste raison, notre doyen, M. Orfila, ne partage pas cette opinion, parce que les hypochondriaques ont conscience de leur état, et que leur jugement est sain sur tout ce qui est étranger à leur maladie, et, comme le fait remarquer Georget, ils gèrent parfaitement leurs biens.

Pronostic. — Si la maladie est héréditaire, elle se guérira diffici-

lement; celle qui vient à la suite de l'onanisme est presque toujours incurable (Georget). Quand on peut faire cesser promptement la cause, la maladie se guérit parfaitement; mais le malade reste prédisposé aux rechutes, et s'il survient souvent des récidives, il sera presque impossible de guérir la maladie complétement.

Thérapeutique.

> Sunt verba et voces quibus hunc lenire dolorem
> Possis, et magnam morbi deponere partem.
>
> (Horace.)

Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans la description de tous les médicaments mis en usage par les anciens pour guérir cette maladie; nous voulons seulement indiquer les principaux moyens qui peuvent être employés contre l'hypochondrie, en laissant au discernement du praticien de les coordonner, et de les ordonner suivant les âges, les sexes, les causes prédisposantes, les tempéraments et les idiosyncrasies. Nous diviserons ce dernier sujet en trois classes. que nous appellerons thérapeutique morale, hygiénique, et médicamenteuse.

Thérapeutique morale. — Avant tout, il faut chercher à captiver son malade, et à lui inspirer toute la confiance nécessaire pour qu'il se laisse gouverner convenablement; ensuite, éloigner les causes productrices, si c'est possible, et étudier avec soin les goûts de son malade, pour lui conseiller tout ce qui pourra le distraire.

Il faut lui procurer des distractions, et lui ordonner les jeux, les spectacles gais, la chasse, la pêche, les promenades, en n'oubliant pas les préceptes de Sanctorius (*Med. stat.*, aphor.) : « Un exercice violent, quand le vent souffle, est mauvais. C'est nuire à sa santé que de manger après un exercice violent; de suite après le repas, restez tranquille, ou faites mille pas. » Toutes ces remarques,

qui peuvent paraître futiles, ne le sont cependant pas. Les voyages à cheval, en voiture, sur mer, sont très-utiles.

Les exercices gymnastiques réussissent surtout chez les enfants prédisposés à l'hypochondrie, et dont la musculation est toujours peu développée. On conseille aussi les jeux de billard et d'escarpolette, etc.; mais en tout il faut éviter la fatigue.

Nous arrivons à des divertissements ordonnés par les uns, et blâmés par les autres, mais qui demandent toujours beaucoup de circonspection; c'est ce qui nous décide à citer quelques passages des auteurs qui se sont occupés de cette question. Les lectures gaies, et qui provoquent les ris (Mommelius, Cameralius, Alberti, Pechlin). Ce dernier auteur rapporte (obs. p. 464) que le grand prince Pierre M., sujet aux paroxysmes de l'hypochondrie, en était aussitôt délivré, pourvu qu'on pût l'exciter à rire; et il ajoute : ce à quoi excellait un bouffon de la cour, nommé Balakirjew.

Les sociétés d'hommes d'esprit, et d'esprit joyeux; ce qui a été vanté surtout par Aristote (liv. 1, c. 7) : « Homo natura aptus est ad « cœtus societatemque »; et par Sénèque (*De benef.*, liv. 4, c. 18) : « Hæc morborum impetus arcuit, senectuti adminicula prospexit, so- « latio contra dolores dedit. » J.-L. Frank préfère la société des femmes.

L'amour a mis bien des gens en discorde. Voici ce qu'en dit Joepser (*Manuduct. ad vit. long.*, p. 1, c. 12, p. 137) : « Lorsqu'il ne passe pas les limites de la modération, il excite la chaleur engourdie des viscères, il relève la force languissante de l'estomac, il aide la coction tardive, il produit un bon sang, il enfante des esprits en quantité, il donne à la face une couleur florissante, et procure de la sérénité à l'âme. » Ceci me rappelle ce passage de Montaigne (*Œuvr.*, t. 3, l. 3, p. 73), où il dit : « Ayant besoin d'une véhémente diversion, pour m'en distraire, je me fis amoureux, et par estude, à quoy l'âge m'aydait, l'amour me soulagea, et retira du mal qui m'était causé par l'amitié. » On a aussi quelquefois vu un soulagement marqué à la suite d'une perte spermatique; mais, si elle était trop répétée, elle ne

manquerait pas d'être nuisible, en excitant et en exaltant le système nerveux.

La danse est approuvée par Frank, et Plaz dit : « Non-seulement les danses apportent un soulagement au corps, mais aussi sont un remède puissant pour l'âme, puisqu'elles procurent à la fois un délassement et la gaieté, de sorte qu'on peut les recommander avec beaucoup de raison à ceux qui souffrent d'une imagination déréglée.

Le chant et la musique (J. Frank, Pechlin, etc.). Roderic à Castro rappelle (*Méd. polit.*, liv. 4, c. 16) que le voyageur chante pour supporter plus facilement les fatigues du voyage; que la musique adoucit l'ennui du prisonnier dans son cachot, et que le matelot se livre à la symphonie pour chasser les craintes de la mer, etc. Tout le monde sait que la musique donne des forces et de l'énergie; ne sait-on pas aussi que les soldats marchent avec plus de courage à la rencontre de l'ennemi au son des instruments ? Cette opinion est aussi celle de M. le professeur Rostan; car notre savant maître dit (*Traité d'hygiène*) : « J'avais ordonné à une jeune dame très-nerveuse, d'aller tous les matins, à pied, prendre un bain, après qu'elle fut rétablie d'une longue maladie : malgré tous ses efforts, cette dame ne put parvenir au terme de sa course le premier jour; le lendemain et les jours suivants, elle profita du moment où la musique militaire d'un régiment passait, et elle arriva sans peine jusqu'à l'établissement des bains. »

Enfin il faut mettre en usage tous les moyens capables de distraire et de relever le moral de ces malades; c'est ce qui m'a forcé à m'étendre un peu sur la danse, la musique et l'amour, passions qui peuvent avoir une grande influence sur le moral des jeunes hypochondriaques.

Thérapeutique hygiénique. — Éviter le froid ou le chaud, suivant les idiosyncrasies et les saisons, ainsi que tous les changements brusques de température. Nous avons parlé des promenades, qui peuvent aussi se rapporter aux règles de l'hygiène.

Alimentation. — Les auteurs conseillent de manger en compagnie; plusieurs personnes y trouvent les mets meilleurs, surtout quand ils viennent d'une cuisine étrangère.

Les aliments doivent être bons, et pris en quantité suffisante, à des heures réglées. Il faut proscrire les mets venteux, échauffants et excitants, tels que le café, le thé et les spiritueux. Les viandes blanches, le poisson, les fruits bien mûrs seront ordonnés; mais le goût, l'âge et le tempérament doivent surtout guider le médecin.

Thérapeutique médicamenteuse. — Si le malade est sanguin, une saignée, au début de la maladie, a souvent réussi (Georget); mais il ne faut pas oublier que le sang est le calmant des nerfs, et qu'il a souvent besoin d'être fortifié, comme l'a professé d'abord Hippocrate, et plus tard, Sydenham. S'il existe un embarras gastrique, il faut donner les vomi-purgatifs; s'il y a de la constipation, les lavements et les minoratifs seront employés. Le pyrosis, qui existe assez souvent, cède facilement à la magnésie calcinée, donnée au commencement des repas. Si la digestion est laborieuse, les amers peuvent être utiles. Les palpitations seront combattues par la digitale, le sirop de pointes d'asperges (Broussais); l'insomnie, par les opiacés.

Les spasmes et les accidents nerveux réclament les antispasmodiques. surtout ceux tirés du règne animal, le musc, le castoréum, l'ambre, le succin (Trousseau et Pidoux, *loc. cit.*). Le camphre, l'éther et les bains réussissent aussi très-bien; cependant il est certain que les bains trop répétés affaiblissent.

Les eaux ferrugineuses, sulfureuses, prises sur les lieux. ont le grand avantage de distraire les hypochondriaques, et d'agir, par conséquent, en même temps sur leur moral et sur leur santé. Quelquefois l'esprit réclame des médicaments : il est des malades qui ne peuvent s'en passer; c'est alors que les pilules de mica panis, dorées ou argentées, obtiennent un grand succès, ainsi que d'autres médicaments analogues.

Si la maladie est à la troisième période, les malades méritent toute

notre attention et toute notre sollicitude, et il faut mettre en usage le traitement palliatif. S'il survient des complications, on les combattra par les moyens appropriés.

II.

Des causes, des symptômes, de la marche, des conséquences, et du traitement des abcès de la parotide.

Causes. — Les abcès sont le résultat de l'inflammation; donc toutes les causes de l'inflammation pourront être regardées aussi comme les causes prochaines des abcès de cette glande. Maintenant, que cette inflammation soit épidémique, critique, ou sympathique, qu'elle survienne à la suite d'un érysipèle ou d'une carie, etc., elle n'en sera pas moins la cause déterminante d'abcès de la parotide.

Symptômes. — Quand une inflammation se termine par suppuration, il survient ordinairement de la fièvre (si elle n'existe pas déjà), et des frissons passagers, qui disparaissent presque toujours après la formation du pus. Si l'abcès formé est d'un volume énorme, et qu'il comprime les nerfs ou les vaisseaux, il peut donner lieu à des phénomènes nerveux généraux, très-graves, et gêner la circulation cérébrale.

Les malades éprouvent de la douleur derrière l'oreille, de la chaleur et des battements dans la région parotidienne, mais qui diminuent ordinairement à mesure que le pus se forme; le cou est gonflé, et fait paraître la joue plus large. Le malade éprouve de la gêne pour ouvrir la bouche, la déglutition est difficile, la respiration est pénible, et il existe de la surdité du côté malade. Si l'abcès est superficiel, la peau est rouge, et s'amincit sensiblement; on sent

dans cette région de l'empâtement et de la fluctuation, qui sera d'autant plus manifeste que l'abcès sera plus superficiel. Si l'inflammation siégeait dans les granulations mêmes, en comprimant la parotide, on ferait couler le pus par le canal de Sténon. Des faits semblables ont été observés par MM. Rostan, Cruveilhier, Ph. Bérard, A. Bérard, Bosc, etc. Murat en avait aussi vu, sans doute, après avoir fait l'article PAROTIDE du *Dict. des scienc. méd.* (v. t. 39, art. PAROT.), car il n'en dit pas un mot.

Marche et conséquences. — Si l'abcès est superficiel, il amincit la peau, et se fait jour au dehors; si l'abcès siége sous l'enveloppe fibreuse qui recouvre la parotide, le pus, ne pouvant pas se faire jour vers la peau, détermine quelquefois des accidents nerveux alarmants, tels que grincement de dents, mouvements convulsifs, délire. Le pus peut se former une issue dans le canal auditif externe, comme M. A. Bérard en a observé un cas (Thèse de conc., 1841, p. 285). D'autres fois, on a vu le pus fuser dans les parties profondes du cou, dénuder la trachée, arriver jusque dans la poitrine, et causer la mort. De plus, une inflammation phlegmoneuse sous-aponévrotique ne peut avoir lieu dans la région parotidienne sans déterminer une compression fâcheuse des gros vaisseaux du cou, compression qui peut déterminer les accidents cérébraux les plus graves.

Si l'inflammation phlegmoneuse se termine par gangrène, comme cela arrive souvent dans les parotides symptomatiques, la maladie est presque toujours mortelle.

Les abcès de la parotide peuvent aussi donner naissance à des fistules salivaires, surtout quand ils se sont formés dans les granulations de la glande; enfin on a quelquefois vu une paralysie incurable de la face, suite d'abcès non ouverts à temps, et qui avaient presque détruit la parotide.

Traitement. — Quand les abcès sont superficiels et bornés, comme j'ai eu occasion d'en observer à l'Hôtel-Dieu, pendant que j'étais at-

taché au service de M. le professeur Breschet comme interne, et que la fluctuation est évidente, une incision verticale suffit presque toujours pour amener à bien la guérison de l'abcès, qu'on a soin de recouvrir de cataplasmes émollients après l'ouverture.

S'il survient une infiltration purulente à la suite d'érysipèle, il ne faut pas tarder à donner issue au produit de la suppuration, sans qu'il soit nécessaire d'attendre que la collection soit bien circonscrite; ainsi, dès qu'il y aura un empâtement qui indiquera la présence du pus sous les téguments, il faudra diviser ceux-ci de haut en bas avec le bistouri.

Les abcès qui siégent sous l'enveloppe qui recouvre la parotide ne doivent pas être abandonnés à la nature, et on doit les ouvrir de bonne heure, car il peut en résulter des accidents que nous avons ci-dessus signalés. Dès qu'il y aura donc commencement de suppuration, il faudra donner issue au pus L'incision devra être faite verticalement (A. Bérard) avec le bistouri, sur la partie la plus saillante, et s'il se peut, la plus déclive; il ne faut pas oublier que l'instrument tranchant doit diviser non-seulement la peau, le tissu cellulaire sous-cutané, mais aussi l'enveloppe fibreuse de la parotide, car c'est une espèce de débridement que l'on veut opérer, sans blesser les nerfs ni la glande, bien entendu. Aussi, si la collection purulente est peu volumineuse, ou à son début, il vaut mieux inciser couche par couche que de faire une ouverture d'un seul coup; on recouvre ensuite la partie malade de cataplasmes émollients, et, s'il est nécessaire, on maintient une mèche dans l'ouverture, pour laisser se vider le foyer.

L'évacuation d'un abcès parotidien par le conduit auditif externe, ne dispense presque jamais le chirurgien de faire une incision sur les parois de l'abcès. Si le pus s'est formé dans les granulations salivaires, il faut attendre, pour ouvrir, que des foyers se soient formés à l'extérieur des granulations.

Nous pourrions résumer le traitement, en disant : si l'inflammation phlegmoneuse est franche et sans accidents, on emploiera les émollients en attendant qu'on se décide d'ouvrir l'abcès.

Si l'inflammation phlegmoneuse détermine des accidents, il faut donner de suite issue au pus, et le sang qui s'écoulera après l'incision donnera lieu à un débridement et à une détente (Vidal de Cassis, *Path. ch.*, t. 4, p. 272.)

Si l'inflammation phlegmoneuse est lente, et que l'état du malade soit peu rassurant, on emploiera les maturatifs, puis la potasse caustique; quelques heures après on fendra l'eschare avec le bistouri, on continuera les maturatifs ou les émollients, suivant les indications. Des chirurgiens ont préféré, pour exciter le travail inflammatoire, le fer incandescent, les ventouses, et même l'ouverture avec un fer rouge; mais la potasse suffit ordinairement, elle est d'un emploi plus facile et effraye beaucoup moins les malades; il faudra donc s'en servir de préférence, à moins de contre-indications.

III.

Des muscles qui concourent au mouvement de flexion de la tête.

Les muscles qui concourent au mouvement de flexion de la tête sont: les sterno-cléido-mastoïdiens, qui sont fléchisseurs et rotateurs; les muscles grand et petit droits antérieurs, en agissant directement sur la base du crâne (Bichat); le muscle long du cou y concourt peut-être aussi en fléchissant l'atlas sur l'axis.

La mâchoire inférieure étant fixée par les muscles masseter, temporal et ptérygoïdien, tous les muscles abaisseurs de la mâchoire concourent alors au mouvement de flexion de la tête: ce sont le peaucier (Cruveilhier), le sterno ou cléido-hyoïdien, l'omoplate hyoïdienne, le sterno-thyroïdien et le thyro-hyoïdien. Si l'os hyoïde est fixe, le ventre postérieur du digastrique concourra au même mouvement.

Enfin, si la mâchoire inférieure est fixée, et que l'os hyoïde soit maintenu par les muscles sous-hyoïdiens, les muscles de la région sus-hyoïdienne agiront dans le même sens que les muscles ci-dessus désignés; ce sont : les muscles mylo-hyoïdien, génio-hyoïdien, et le stylo-hyoïdien; ce dernier muscle, n'étant pas abaisseur de la mâchoire inférieure, ne doit pas non plus concourir au mouvement de flexion de la tête.

IV.

Quels sont les caractères des plantes de la famille des rhamnées? Faire l'histoire des espèces de cette famille remarquables par leurs propriétés médicales?

Rhamnées, *rhamneæ*, R. Brown ; *rhamnorum pars*, Juss. ; cette famille est caractérisée par des arbres ou des arbustes à feuilles simples et alternes, très-rarement opposées, munies de deux très-petites stipules caduques ou persistantes et épineuses. Les fleurs sont petites, hermaphrodites ou unisexuées, axillaires, solitaires ou réunies en sertule, en faisceaux, etc., quelquefois formant des grappes ou des capitules terminaux. Leur calice est monosépale, plus ou moins tubuleux à sa partie inférieure, où il adhère avec l'ovaire qui est infère, ayant un limbe évasé, à quatre ou cinq lobes vulvaires. La corolle se compose de quatre ou cinq pétales onguiculés, très-petits, souvent voûtés et concaves. Les étamines, en même nombre que les pétales, sont placées en face d'eux, et en sont souvent embrassées. L'ovaire est tantôt libre, tantôt semi-infère, ou complétement adhérent à deux, trois ou quatre loges, contenant chacune un seul ovule dressé : du sommet de l'ovaire partent en général autant de styles qu'il y a de loges. La base du tube du calice, quand l'ovaire est libre, ou le sommet de ce dernier, quand il est infère, présente un disque glan-

duleux plus ou moins épais. Le fruit est charnu et indéhiscent ou sec, et s'ouvrant en trois coques. La graine est dressée, et contient dans un endosperme charnu, quelquefois très-mince, un embryon homotrope, ayant les cotylédons très-larges et très-minces (A. Rich., *Élém. de bot.*).

Le genre *rhamnus,* qui a donné son nom à cette famille, tire son origine de ῥαμνός, rameau, branchage (parce que les branches sont employées à faire des balais (Mér. et Del., *Thér. gén. et méd.*, t. 6, p. 54); il renferme le *rhamnus catharticus*, L., nerprun ou noirprun, bourguépine, arbrisseau épineux sur ses vieux rameaux, à feuilles ovales, nervées, dentées, à fleurs dioïques à 4 divisions. Les fruits sont des baies noires, petites, à 4 loges monospermes, dont la pulpe est d'un vert obscur, noirâtre, d'une odeur désagréable, d'une saveur amère, âcre, nauséeuse. Les baies sont employées comme purgatif drastique; les paysans des Vosges se purgent en mettant 25 à 30 de ces petits fruits dans leur soupe. Quand les grives en mangent, leur chair acquiert une qualité purgative (L. C., Mér. et Del.). En pharmacie on fait un rob avec la décoction de ces fruits, ou un suc en les exprimant; mais c'est le sirop de nerprun ou noirprun qui est presque seul employé en médecine. Corvisart le regardait comme ayant une action très-remarquable dans les hydropisies; les auteurs et MM. Trousseau et Pidoux ne reconnaissent rien de particulier à ce médicament (*Th.*, 2e édit., p 722).

On l'emploie comme hydragogue, ou dans les maladies chroniques de la peau, quand on veut agir fortement sur le canal digestif, comme dérivatif ou comme purgatif. On ne doit le donner qu'aux individus forts et vigoureux; il produit souvent des coliques, de la soif et de la sécheresse de la bouche. M. le professeur Richard (*Hist. nat.*, t. 3, p. 126) conseille de faire boire une tisane mucilagineuse et adoucissante de suite après l'ingestion du sirop de nerprun, et par ce moyen on prévient les coliques.

La deuxime écorce du *rhamnus catharticus* est regardée comme vomitive par Allioni et Bulliard, mais elle n'est pas employée.

On administre le sirop à la dose de 30 à 60 grammes, le suc à la dose de 15 à 30 grammes, et les fruits depuis 15 jusqu'à 30. Le sirop est ordinairement donné en potion. Gilibert prétend que deux baies prises chaque matin à jeun éloignent les accès de goutte. M. Hubert, pharmacien de Caen, a donné l'analyse du suc de nerprun (voy. le *Journ. de ch. méd.*).

Les feuilles du *rh. alaternus* sont astringentes; on les emploie quelquefois dans les maux de gorge. Selon M. Ricord-Madianna, le *rh. ellipticus*, aiton, bois costière, est donné dans la syphilis, aux Antilles.

Rh. frangula, L., bourdaine, bourgène, aune noir, arbrisseau non épineux, à feuilles non dentées, à fleurs hermaphrodites, à cinq divisions, à baies rouges, puis noirâtres, ordinairement à deux loges monospermes. Cette espèce fournit une écorce qui a des propriétés vomitives, à la dose de 4 à 8 gram. (L. C., Mér. et Del.). Elle est amère et astringente; on l'a conseillée comme fébrifuge et anthelminthique. Trempée ou broyée dans du vinaigre, cette écorce a été appliquée sur les ulcères herpétiques et les éruptions psoriques.

Les baies du *rh. infectorius*, L., graines d'Avignon, ont aussi les mêmes propriétés que les fruits du *rh. frang.*; mais elles sont surtout employées dans l'art de la teinture. Le *rh. paliurus*, L., paliure, épine de christ, fournit un fruit qui est probablement le *zura* de Pline, qui est bon, dit-on, contre la piqûre du scorpion. Suivant Ray et M. Bréon, la décoction de ces fruits aurait été employée avec avantage contre les calculs (graviers). Enfin, le *rh. theesans* fournit des fenilles que les Chinois pauvres emploient en guise de thé.

Le genre *zizyphus* a été séparé du genre *rhamnus* de Linné. Il se trouve surtout caractérisé par des arbres ou arbrisseaux à feuilles pérennes, à petites fleurs verdâtres, non dioïques, axillaires, portant des drupes ou fruits comestibles, qui renferment un noyau à deux loges dans leur intérieur. Le *ziz. barclei*, de C., a des racines que les nègres du Sénégal emploient comme astringentes, dans la gonorrhée (Leprieur et Perrotet, Adanson).

Ziz. vulgaris, Lam.; *rh. ziz.*, L., jujubier, arbrisseau de quinze à vingt pieds, naturel à l'Egypte, à la Barbarie, à la Syrie, etc. Il porte des fruits rouges, ovoïdes, charnus, de la grosseur d'une olive, à chair sucrée, un peu vineuse, qui contiennent un noyau assez gros, à deux loges. C'est un fruit agréable à manger à l'état frais; mais, en France, ils sont apportés plus ou moins desséchés, et sont employés dans les pharmacies, comme espèce béchique. Aussi la tisane de 30 grammes pour 1,000 grammes d'eau, ou la tisane des quatre fruits, jujubes, raisins, figues et dattes, est-elle ordonnée dans les inflammations des poumons, dans l'ischurie. Les jujubes servent à faire une pâte bien connue; c'est simplement une décoction de ces fruits, dans laquelle on fait dissoudre de la gomme arabique et du sucre; quelquefois on y ajoute un peu d'opium pour la rendre plus calmante.

Enfin, je citerai pour mémoire les espèces *ziz. sativa* et *ziz. napeca*. Le *ziz. sativa* donne un fruit qui était devenu célèbre dans l'antiquité, pour avoir donné son nom à des peuplades africaines qui s'en nourrissaient. On les nommait *lotophages*, de *ziz. lotus*, Lam., ou de *rh. lotus*, L. Selon Homère, ces fruits, doux comme du miel, faisaient oublier aux étrangers leur patrie (Rich., *loc. cit.*). Le *ziz. napeca*, Lam., *rh. spina Christi*, L., arbrisseau épineux, porte des feuilles dont la décoction sert à laver les ulcères de la tête, en Arabie, et à laver les morts (Forskal). Enfin, au dire de M. de Châteaubriand (*Itinér. à Jérusalem*), ce fut le *ziz. napeca*, nabka des Arabes, qui fournit la couronne d'épines qui figure dans la Passion; d'autres prétendent cependant qu'elle provenait du *lycium spinosum*, L. (*loc. cit.*, Mérat et Delens).

PROPOSITIONS DIVERSES.

I.

L'étude successive et méthodique des fonctions conduit à un diagnostic sûr.

II.

L'alun est un remède héroïque contre les angines, pourvu qu'il soit employé dès le début et avec méthode.

III.

La chlorose (pâles couleurs) résiste rarement aux ferrugineux bien ordonnés.

IV.

Il existe surtout cette différence dans le traitement des maladies sporadiques et épidémiques, que beaucoup de médicaments réussissent dans les premières, tandis que, dans les secondes, on les voit tous ou presque tous échouer.

V.

L'iode est un médicament souverain dans le traitement de l'hydrocèle.

VI.

M. le professeur Velpeau emploie, avec le plus grand succès, le nitrate d'argent dans les ophthalmies.

VII.

Le pouls seul peut tromper sur la fièvre et les forces du malade.

VIII.

La métro-péritonite puerpérale qui débute par une douleur générale du ventre, une petitesse et fréquence du pouls, est toujours grave.

